



BRILL

---

Review: [untitled]

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 25, No. 1/2 (1927), pp. 169-174

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526843>

Accessed: 20/02/2011 08:19

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

multiplier. Mais je ne voudrais pas laisser le lecteur sous une impression fautive. Les notes puisées dans la littérature chinoise par M. Ch. sont d'une grande richesse, et mettent une masse considérable d'informations à la disposition des lecteurs qui n'ont pas un accès direct aux langues d'Extrême-Orient. L'erreur de M. Ch. a été d'accorder trop de créance à des compilateurs chinois modernes qui ne sont pas toujours de bons savants et à qui en outre les sources mongoles, persanes, arabes, arméniennes, européennes ne sont connues que par des traductions incomplètes et souvent infidèles. J'ai dit maintes fois l'estime où on devait tenir l'érudition chinoise, mais quand elle travaille sur des données chinoises uniquement; l'histoire de l'époque mongole, où tant de disciplines doivent intervenir, est de celles où elle est mal à l'aise. Qu'on y ajoute un contingent d'inexactitudes qui sont le fait personnel de M. Ch., et on comprendra que les lecteurs ou commentateurs de Marco Polo auront assurément à tenir compte désormais des notes si copieuses de M. Ch., mais qu'ils ne les devront utiliser qu'avec précaution.

En terminant, je signale que l'*Archivio Veneto-Tridentino* de 1926, n<sup>o</sup> 17—18, contient (pp. 1—68) un article de M. G. Orlandini, *Marco Polo e la sua famiglia*, très riche en pièces d'archives jusqu'ici inconnues. On annonce en outre que le Prof. F. Benedetto doit publier prochainement une édition nouvelle de Marco Polo basée sur des manuscrits qui donnent non seulement des leçons précieuses, mais même des chapitres entièrement nouveaux; la nouvelle est d'importance, et il faut espérer que l'événement la confirmera.

Paul Pelliot.

*Harsha* (Calcutta University Readership Lectures, 1925), par Radhakumud MOOKERJI, Oxford University Press, 1926, petit in-8, 203 pages, avec 2 pl. et 1 carte.

M. R. MOOKERJI, déjà connu par plusieurs publications et avant tout par son *History of Indian shipping*, publie ici des conférences faites à Calcutta en 1925. Assurément des conférences sont souvent moins poussées qu'un vrai livre, et on doit garder cette origine présente à l'esprit pour parler du présent volume avec équité. Toutefois celui-ci fait partie de la série des *Rulers of India*; comme tel, on attend qu'il présente des garanties sérieuses d'érudition et d'exactitude. Pour la partie purement indienne de sa tâche, M. M. s'est servi avec bonheur des sources parvenues jusqu'à nous, c'est-à-dire avant tout du *Harṣacarita* de Bāṇa et de quelques inscriptions; le théâtre, y compris les pièces de Harṣa lui-même, a fourni aussi des touches vives et justes. Mais on sait que, pour l'époque de Harṣa, les sources chinoises, et en particulier les récits du pèlerin Hiuan-tsang, ont une importance considérable. Or il faut bien dire que M. M. est très peu informé du travail qui s'est poursuivi en ce domaine depuis vingt ans. Comme c'est là également que les indianistes seront le moins à même de rectifier les indications de M. M., je crois utile d'entrer dans quelques détails; et je formulerai à l'occasion une ou deux remarques qui ne sont pas des critiques.

P. 17. — Le 婆尼 P'o-ni de Hiuan-tsang, à s'en tenir aux habitudes de transcription du pèlerin, suggère \*Bāni ou \*Bhāni, expliqué par 辯了 *pien-leao*, „qui a complètement discerné”, et 明了 *ming-leao*, „qui a complètement compris”. Le rapport de cette forme et du Bhaṇḍi du *Harṣacarita* n'est pas clair.

P. 31. — Le 契吒 K'i-tch'a de Hiuan-tsang suppose un original \*Keṭa, qui ne peut donc être Kach ou „Cutch”, si la forme ancienne de ce dernier nom est bien Kachcha comme le dit Fleet et comme l'admet Watters (II, 245).

P. 35. — On a renoncé à retrouver à Ajaṇṭā „the presentation

of a letter from a Persian to an Indian king"; cf. Foucher, dans *J. A.*, 1921, I, 234.

P. 39. — „Kapis” est un des nombreux monstres dus à Watters; le 迦畢試 Kia-pi-che de Hiuan-tsang suppose \*Kāpiśī; le *Fan yu tsa ming* écrit Kapiśaya. A leur défaut, mieux vaudrait s'en tenir à Kapiśa qui a une possession d'état, mais je crois bien que nous devons renoncer à cette forme Kapiśa, inconnue des textes sanscrits, au lieu que le texte sanscrit de la *Mahāmāyūrī*, confirmé par ses traductions chinoises, a deux fois Kāpiśī (cf. *J. A.*, 1915, I, 52, 55), et il faut aller jusqu'à la version tibétaine pour trouver une forme altérée Kabuša; je ne sais pourquoi M. S. Lévi (*ibid.*, 102) a gardé le prototype Kapiśa qu'on ne trouve à ma connaissance nulle part, ni en sanscrit, ni en chinois. La numismatique a fourni Kaviśiye (*JRAS*, 1905, 784).

P. 40. — Le 擲枳多 Tche-tche-to de Hiuan-tsang suppose un original du type de \*Jecita (ou \*Jekita) et ne recouvre donc pas directement „Jajhoti”; en outre „Jajhoti” est une forme arrangée par Watters (II, 251), mais Albirūnī écrit en réalité Ĵāḡāhūtī (ainsi dans Sachau, *Alberuni's India*, I, 202, mais l'index a Ĵāḡāhotī).

P. 44. — Le roi „Udito” ne peut guère être qu'une faute d'impression dans Watters, I, 297, et il faut évidemment lire Udita comme chez Julien et chez Beal.

P. 73. — Je suis de ceux qui n'écartent pas une restitution Arjuna du nom de A-lo-na-chouen (à corriger alors en A-lo-chouen-na), encore que l'auteur de cette hypothèse, M. S. Lévi, y ait, je crois, renoncé. La difficulté vient de ce que la forme A-lo-na-chouen est donnée par toutes les sources, et cette objection est assez sérieuse pour qu'on ne doive pas faire entrer tel quel dans l'histoire un nom aussi peu assuré. Quant à la restitution alternative Aruṇāśva adoptée par Vincent Smith dans son *Early history of India*, M. M. a raison de n'en pas faire état; lo peut représenter -la- ou -ra-, à la rigueur -r-, mais non rā, et chouen est à ancienne sonore initiale.

P. 122. — „The Jutikas or Chudiñkas”. Le 殊徵伽 Chou-tcheng-k'ie de la *Vie* de Hiuan-tsang ramène normalement à \*Juṭiṅga ou \*Joṭiṅga; je ne doute pas qu'il faille renoncer aux restitutions hypothétiques de Julien et de Watters et voir, dans ces ascètes qui se couvrent d'ordures, des Joṭiṅga; les additions du dictionnaire de Böhtlingk ont déjà enregistré Joṭiṅga comme nom de Śiva et aussi d'une catégorie d'ascètes śivaites.

P. 123. — Un *li* n'est pas „quatre milles”, mais, si on veut, un quart de mille. Il n'y a d'ailleurs aucune importance à attacher ici à l'indication de „mille *li*”, car il s'agit simplement d'une citation de Mencius, ainsi que l'a indiqué déjà Watters; la même citation, dans des conditions analogues, a été appliquée en 1899 à l'évêque d'Adran dans le brevet posthume que Gia-long octroya à ce prélat (cf. *La Géographie*, sept.-oct. 1922, p. 17 du tirage à part).

P. 128. — „Bhadanta Ch'êng”. Watters (I, 259) est le premier à avoir remarqué qu'il y avait ici un nom propre, méconnu par Julien (*Vie*, 92) et par Beal (*Life*, 69). Mais Watters s'est trompé à son tour en lisant ce nom „Ch'eng” seulement. Le nom complet, qui revient deux fois, est 僧稱 Seng-tch'eng, c'est-à-dire à peu près sûrement Saṅhayaśas. Tel est donc le nom qu'il faut désormais enregistrer comme celui du principal religieux bouddhiste au Cachemire lors du passage de Hiuan-tsang; Saṅhayaśas était alors septuagénaire, et se fit le maître du pèlerin chinois.

P. 129. — „Mongolie” est une malheureuse équivalence adoptée par M. Takakusu pour 胡 *hou*; il s'agit seulement de gens d'Asie centrale, et le plus souvent d'Iraniens.

P. 145. — Toute la note, mettant Harṣa en relations avec le nestorien A-lo-pen en 639, est à supprimer. A-lo-pen est arrivé à Si-ngan-fou en 635, et n'en repartit point. Ses prétendus rapports avec Harṣa proviennent de la confusion qu'Edkins, suivi un moment par Hoernle, a faite entre la „Ville de la résidence royale”

de l'inscription de Si-ngan-fou, qui est Balkh au Tokharestan, et la „Ville de la résidence royale” du Magadha.

P. 148. — M. M. fait ici visiter l'Inde par Yi-tsing en 673—687, mais en 672—688 p. 134; à la p. 180, il raconte le voyage de Yi-tsing de Chine en Inde en 671. En réalité, Yi-tsing s'embarqua à Canton le 7 décembre 671 ou les jours suivants et, après plusieurs arrêts en cours de route, débarqua à Tāmralipti le 1<sup>er</sup> mars 673. C'est en 685 que Yi-tsing quitta Nālandā pour reprendre le chemin de la Chine avec ses manuscrits, et nous savons qu'il était à Palembang en 689. Chavannes a admis qu'il s'y trouvait déjà depuis quatre ans; ce n'est pas absolument sûr, mais il semble bien que Yi-tsing, en quittant Nālandā, n'ait dû faire que les arrêts inévitables jusqu'à Palembang, et ce serait donc à 685 qu'il faudrait placer son départ de l'Inde.

P. 179. — Les voyages de Fa-hien ont duré de 399 à 414; on ne peut donc les placer „in the fourth century”; en outre Fa-hien n'alla pas par mer „both for his outward and return journey”, mais seulement dans son voyage de retour; il ne débarqua pas à Canton, mais sur la côte du Chan-tong où son navire avait été conduit par la tempête. — Les „5000 émigrants hindous” de circa 603 de notre ère, et 2000 autres qui les suivent, tous indiqués par les „chroniques javanaises”, et qui „might be the Śakas.... and also the white Huns”, sont présentés avec une apparence de certitude historique qui dépasse l'autorité des sources.

P. 180. — Le nom de Bhoja ou Śribhoja ne devrait plus s'employer après les travaux de M. Coedès; il faut lire Vijaya et Śrīvijaya.

P. 181. — Java n'est pas appelé „Javadi” par Fa-hien, mais Ye-po-t'i, qui correspond à un \*Yavadī = Yavadvīpa.

P. 182. — L'identification de Raktamṛttikā à Rāṅgamāṭi du Bengale ne devrait être présentée qu'avec réserves; ce n'est pas, je crois, celle qui a été mise en avant le plus souvent.

P. 182—184. — Yen-ki est l'actuel Karašahr; Kiu-tche est l'actuel Kuča; par contre la restitution traditionnelle de Pa-lou-kia en Bālūkā ne tient plus, au moins de façon absolue, et la forme attestée par un texte sanscrit semble bien être Bharuka; cf. *T'oung Pao*, 1923, 128—129.

P. 186. — Le 揭職 Kie-tche de Hiuan-tsang, où le pèlerin arrive après avoir quitté Balkh, ne donne normalement ni „Gachi”, ni „Gaz”, mais suppose un original du type de \*Karōik ou \*Kaōik, avec gutturale finale sourde ou sonore.

P. 187. — Le 烏鍛 Wou-cha de Hiuan-tsang représente un original \*Ušat (ou \*Ušad, \*Ušar, \*Ušal); ni le nom ni la situation ne permettent de faire intervenir „Osh”.

P. 188. — Il paraît sûr que la *Vie* de Hiuan-tsang (Julien, p. 215) fait erreur en plaçant la mort de Harṣa vers 655; la vraie date doit être 648. Mais il n'y a rien à tirer à ce sujet de la date des *Mémoires* de Hiuan-tsang, car je ne vois pas pourquoi Watters estime (I, 347) que ces *Mémoires* n'ont dû être rédigés sous leur forme actuelle qu'après la mort de Harṣa; en outre, si Watters avait raison, il faudrait placer la mort de Harṣa avant 646, car c'est en cette année-là que le *Si yu ki* a été achevé (la prétendue recension de 648 repose sur une vieille erreur de Julien, reproduite par M. Giles et par Watters; cf. *T'oung Pao*, 1912, 483—484).

Les observations qui précèdent ne portent sur rien de ce qui est essentiel dans le livre de M. M.; leur nombre n'empêche pas son *Harsha* d'être une habile et importante mise en œuvre des matériaux accessibles et de placer en pleine lumière, après M. Ettinghausen, la figure d'un des plus grands princes que l'Inde médiévale ait connus.

P. Pelliot.